Treizième année. — N° 301 15 Juillet 1909. Le Numéro : 50 Cent.

L'ÉCHO
DU
MERVEILLEUX
REVUE BI-MENSUELLE ILLUSTRÉE

La « Voyante de Jeanne d'Arc »

UNE VISITE A ORROUY

Avant tout autre examen, deux questions se posaient. La première était celle-ci. « Faut-il suspecter la bonne foi de la Voyante et de son entourage ? » Nous y avons répondu par la négative. Nous sommes convaincu, en dépit de ce que peuvent dire les sceptiques ou les malveillants, que, quelle que soit la nature des « visions » de la petite Suzanne, la simulation ou la supercherie n'y jouent aucun rôle.

La seconde question était la suivante : « Suzanne est-elle suggestionnée? » Nous avons divisé le problème. Nous nous sommes demandé d'abord si la fillette avait pu se suggestionner elle-même. Il nous a paru que rien ne permettait de le croire. Nous nous sommes demandé ensuite si elle n'avait pu être suggestionnée par une personne ayant sur elle une grande influence. En l'espèce, il ne pouvait s'agir que de la grand'mère, Mme Osselin.

Nous avons aisément démontré que l'hypothète d'une suggestion active, voulue, préméditée, de la part de Mme Osselin, était tout à fait invraisemblable. Mais restait l'hypothèse d'une suggestion involontaire, d'une suggestion par contagion...

Nous manquions d'éléments pour éclaircir ce dernier point. Une visite à Orrouy pouvait seule nous les fournir. Cette visite, retardée depuis tant de semaines, enfin nous avons pu la faire. Je vais vous la conter de mon mieux, sans m'interdire les digressions, mais en écartant de mon récit tout ce qui ferait trop visiblement double emploi avec les articles que vous avez lus déjà. Nous verrons après si dans ce récit nous pouvons trouver les éclaircissements désirés.

***

Je vous fais grâce des incidents du voyage. Je commence ma narration au moment où la voiture, qui nous attendait à la gare d'Orrouy, nous dépose, Georges Meunier et moi, après une courte promenade dans un frais paysage, à la porte de l'habitation de M. et Mme Osselin. Il n'y a pas de sonnette. Il faut frapper d'une certaine façon pour qu'on vienne vous ouvrir. M. et Mme Osselin veulent sans doute éviter les visites importunes. Il y a des jours, depuis qu'on parle de Suzanne dans les journaux, où elles sont si nombreuses ! Mais Georges Meunier est dans le secret. Pan ! Pan ! Deux coups sourds. Bientôt l'un des battants de l'énorme porte tourne sur ses gonds et, dans l'entrebâillement, apparaît un beau vieillard, très grand, la barbe grise taillée en pointe, qui nous fait un accueil aimable. C'est évidemment, M. Osselin, le « bon papa » de Suzanne. Il a reconnu Georges Meunier, qui me présente.

Mais, soudain quand il entend mon nom, un air de contrariété assombrit légèrement les traits du grand'père. Je crois qu'il est fâché contre moi et que mon dernier article l'a affligé ; mais ce n'est pas cela.

— *Elles* ne sont pas là ! me dit-il. Vous ne pourrez les voir.

Elles, ce sont Mme Osselin et sa petite-fille. Mme Osselin est à Champlieu, elle garde le « souterrain ». Quant à Suzanne, elle est à l'école.

Nous sommes, à ce moment, dans la petite cour qu'emplit presque un énorme rosier couvert de roses rouges. M. Osselin nous offrirait bien d'entrer dans son logis ; mais que nous dirait-il ? Il ne sait rien de plus que ce que nous savons déjà. Peut-être ferions-nous mieux, puisque nous avons une voiture, d'aller jusqu'à Champlieu. Mme Osselin répondrait avec plus de précision que lui à nos questions — et puis nous verrions le souterrain, les antiquités qu'on y a trouvées, les poteries, les ossements.. Au retour, Suzanne serait, sans doute, revenue de l'école...

— Nous allons suivre votre conseil, fais-je ; mais, auparavant, ne pourriez-vous me montrer, à moi qui ne l'ai jamais vu, l'arbre de l'apparition ?

— Bien volontiers ! fait le vieillard.

Il dit : « Bien volontiers », car il est, ce beau vieillard, l'aménité même ; mais à je ne sais quoi je soupçonne qu'il aurait préféré que je ne l'obligeasse point à faire une fois de plus, jusqu'à l'ormeau merveilleux, l'office de cicerone.

Nous traversons un corps de bâtiment et nous voici dans une sorte de verger, qui escalade une pente raide, au faîte de laquelle se dresse, devant un massif d'autres arbres, isolé, l'arbre désormais fameux.

Pour arriver jusqu'à son pied, nous gravissons en nous aidant de fils de fer installés pour servir de rampe, un étroit sentier gluant.

C'est un vieux, vieux orme. M. Osselin me conte qu'une de ses tantes, morte presque centenaire, disait que, lorsqu'elle était toute enfant, il paraissait déjà aussi vieux. A mi-hauteur du tronc, c'est-à-dire à environ cinq mètres du sol, à l'endroit exact où a lieu l'apparition, on a fixé une petite niche en bois, qui abrite une statuette de Jeanne d'Arc.

Autour de l'arbre, la piété de Suzanne a disposé des guirlandes et des bouquets.

Nous regardons quelques instants cet orme plusieurs fois séculaire. M. Osselin nous montre la place où, d'ordinaire, Suzanne est saisie par l'extase.

Je dis « saisie par l'extase ». A la vérité, j'ignore encore si, réellement, la vision de la fillette s'accompagne d'extase. J'interroge à ce sujet M. Osselin. Je lui demande si, lorsque Suzanne « voit », il y a quelque chose de figé en elle. M. Osselin n'en sait rien. Chaque fois que la « petite » « voit », il se tient respectueusement à distance. Mais M. l'abbé Eugène A... pourrait peut-être nous renseigner. Cet ecclésiastique s'est trouvé à Orrouy un jour où Suzanne avait une vision. Il est resté près d'elle, en prenant des notes, tout le temps qu'a duré l'apparition.

C'est, sans doute, de ce prêtre qu'on a dit qu'il avait vu lui aussi Jeanne d'Arc. Comme l'enfant voyait et qu'il était près de l'enfant, on en a conclu qu'il voyait ce que voyait l'enfant... Peut-être M. l'abbé A... nous dira-t-il lui-même un jour ce qu'il faut penser de cette conclusion...

Quoi qu'il en soit, j'essaie de faire comprendre à M. Osselin que la question que je lui pose est intéressante même à son propre point de vue :

— N'est-il pas évident, lui dis-je, que si les visions de Suzanne s'accompagnent de phénomènes physiologiques impossibles à simuler, votre bonne foi ne peut-être mise en doute.

— Oh ! me dit l'excellent homme, ma bonne foi ! Croyez-vous que, vieux comme je suis, à la veille de mourir, j'inventerais des histoires pareilles ?

Il ajoute :

— Une autre petite fille du village a vu également. Est-ce qu'on va dire aussi que c'est nous qui lui avons fait la leçon ?

Mais, tout de même, il veut savoir ce que j'entends par extase, par phénomènes physiologiques. Je lui parle alors des expériences que tant d'incrédules firent à Tilly. Pendant la durée des visions on pouvait piquer, pincer la peau des mains ou du visage des voyantes, on pouvait passer devant leurs yeux des allumettes enflammées, elles ne sentaient point les piqûres, elles n'abaissaient pas les paupières. On pouvait également pousser, soudainement, un cri à leurs oreilles, elles n'entendaient point. Leurs sens étaient en quelque sorte captés par l'apparition et bouchés au monde extérieur.

— Je ne sais, je ne sais, répond M. Osselin. La seule indication que je puisse vous donner, c'est que — mais vous ne l'ignorez point — Suzanne se dit attirée par une grande force et comme fixée au sol.

Là-dessus, la conversation dévie un peu. M. Osselin se plaint de l'hostilité à laquelle sa femme et lui sont en butte. On les envie, on se moque d'eux. Je passe là-dessus. J'aurai peut-être, un autre jour, l'occasion de revenir sur ces propos. Que de traits de mœurs villageoises ils m'ont permis de noter...

Je retiens seulement cette réflexion :

— Si nous n'étions pas des paysans à l'aise, si on ne nous jalousait pas à cause de notre bien, on ne ferait pas tant de moqueries autour des visions de la petite... Ils disent que ce sont des blagues. Au fond, ils n'en pensent pas un mot.

Et, montrant la statuette de Jeanne d'Arc :

— La meilleure preuve, c'est que cette petite statue qui représente l'apparition et qui est là, bien en vue, à la portée de tout le monde, personne n'a jamais osé y toucher...

Mais le temps passe. Si nous voulons voir Mme Osselin avant l'heure du train, il faut nous hâter.

Nous nous retournons pour descendre le raidillon. Nous sommes alors saisis par la beauté du site qui se déroule sous nos yeux. De l'ormeau — mais surtout du bouquet d'arbres qui abritent l'ormeau comme un groupe de jeunes hommes garderaient un aïeul — une verdoyante vallée, un immense panorama de bois, de villages, de moissons et de prairies s'étend à perte de vue...

Au bout d'un long instant, en quittant à regret ce spectacle, nous ne pouvons que nous répéter :

— Quel magnifique paysage et quel cadre pour une apparition !

***

Nous voici maintenant sur la route de Champlieu, où nous allons retrouver Mme Osselin « qui garde le souterrain ». Nous avons retraversé le village, monté une côte ; nous sommes dans une grande plaine, que barre, à l'horizon, la ligne sombre d'une lisière de forêt.

A un kilomètre devant nous, parmi les cultures, apparaît une sorte de tumulus.

— C'est là ! nous dit le cocher.

Le cocher s'est trompé. Ce n'est pas là du tout. Nous poussons la porte de l'enclos, devant laquelle il a « stoppé ». Un homme au visage sévère, au képi galonné, surgit d'une sorte de hutte.

— Mme Osselin ? demandons-nous.

— Ce n'est pas ici.

— Nous venons pour le souterrain.

— Il n'y a pas de souterrain ici. Ne voyez-vous pas que vous vous trouvez parmi les ruines d'un théâtre romain ?

Nous voyions bien que nous nous trouvions parmi des ruines et, sans être archéologues, nous nous apercevions bien que ces ruines devaient être celles d'un théâtre ; mais cette constatation ne nous semblait pas contradictoire avec l'idée de souterrain.

A la fin, l'homme nous dit :

— Voulez-vous visiter ?

Nous visitâmes. Du théâtre romain, il ne reste plus guère, en dehors de quelques moëllons à demi enfouis dans le sol à la place où fut la scène, que la configuration du terrain. Il n'y a plus que du gazon où se trouvaient les gradins. Les pierres et les matériaux qui les constituaient ont vraisemblablement servi aux moines d'une abbaye voisine pour construire l'église — en ruines, elle aussi — qu'on aperçoit à quelque distance.

Nous le demandons à notre guide.

— Oui, nous dit-il d'un ton à demi bourru.

Il nous explique ensuite, à sa façon, l'histoire du théâtre romain. Ce serait un peu long à reproduire. Et, d'ailleurs, ce n'est pas dans notre sujet.

Mais, pendant qu'il nous fait faire le tour de ce qui fut le théâtre, nous invitant à admirer les « vomitoires », dont la maçonnerie ne remonte certainement pas à plus de dix années, je prononce, d'un air indifférent :

— Il paraît qu'il y a des « apparitions » dans le pays ?

— Il paraît ! fait l'homme au képi.

— Qu'est-ce qu'on en pense ?

Alors, avec un souverain mépris :

— On pense que ce sont des bêtises !

Nous étions fixés sur les sentiments de ce fonctionnaire, de ce représentant de l'administration



des Beaux-Arts, de ce gardien de ruines gallo-romaines classées parmi les monuments historiques. Il parlait exactement comme aurait parlé son ministre.

Mais il nous donna un renseignement intéressant :

— Tenez, Mme Osselin, c'est là !

Il nous montrait, à quatre cents mètres, à gauche de l'église croulante, une chaumière basse...

— Filons, dis-je à Meunier, nous savons ce que nous voulions.

Mais l'homme au képi nous retint.

— Vous ne voulez pas voir le temple ?

A côté des ruines du théâtre, il y a, en effet, dans un autre enclos, les ruines d'un temple — d'un temple qui fut construit sur le modèle de la maison carrée de Nîmes. Nous les regardâmes d'un œil distrait...

Cinq minutes plus tard, nous étions devant la chaumière de Mme Osselin.

Mme Osselin causait, sur la route, avec quelques commères. Elle les quitte, quand elle nous voit. Elle reconnaît Meunier, devine qui je suis. Dès les premiers mots, il semble que nous sommes de vieilles connaissances.

J'avoue que, d'après les récits que j'avais lus, je ne me représentais pas Mme Osselin sous les traits où elle m'apparaît. Je m'étais figuré une vieille femme sèche, avec des yeux un peu égarés, un air plus ou moins étrange d'illuminée. J'ai, devant moi, au contraire, une femme au visage jeune encore, aux traits animés, aux yeux vivants et clairs, une personne toute franche, sans façons, sympathique, et qui, par l'intelligence et les manières, semble très au dessus de la condition que laisseraient soupçonner son tablier bleu, ses vêtements de paysanne.

De quoi parlons-nous ? Nous parlons de tout. De l'apparition, de Suzanne, du souterrain, de ce qu'on dit dans le pays... Tout cela, dans un beau désordre... Mais de ces propos à bâtons rompus, rien à retenir. Je me propose, d'ailleurs, d'interroger Mme Osselin, avec un peu de méthode, quand le moment sera venu.

En attendant, elle nous a fait entrer dans la chaumière. La pièce où nous nous trouvons est vide de meubles. On remarque d'un côté une vaste cheminée et l'entrée d'un four qui sert de placard ; de l'autre côté, sur la terre battue, un amas de choses indéterminées. C'est le produit des fouilles dans le souterrain.

Imaginez un amas de silex taillés, d'armes de l'âge de pierre, d'ossements, de boulets de terre cuite, de poteries brisées. Il semble que les temps préhistoriques sont confondus là avec l'antiquité gallo-romaine et le moyen âge... Les trois époques semblent avoir mêlé leurs vestiges. A ce point de vue, les fouilles qu'a effectuées Mme Osselin ont vraiment leur intérêt.

Car c'est elle qui les a effectuées. Elle avait acheté la chaumière avec le lopin de terre qui l'environne. L'idée lui est venue de faire creuser le sol, plus avant, dans une sorte de cave qui existait déjà. A mesure qu'on creusait, on faisait des découvertes.

Nous descendons dans le souterrain. Dans le roc des parois, une grande croix est maladroitement tracée à l'entrée, à droite. A cette place on a trouvé un sarcophage, qui contenait un squelette. Cette croix, avec deux ou trois niches de forme vaguement ogivale, c'est tout ce qu'on voit sur les murailles. Aucune inscription.

Ce souterrain, qui avait dû servir d'habitation à des Gaulois d'avant la conquête, fut sans doute utilisé ensuite par les Romains, puis par les moines.

Mme Osselin, intarissablement, nous dit son opinion ou les opinions qu'elle a entendues émettre là-dessus.

Tout en causant, nous sommes revenus dans la pièce où Mme Osselin a installé son musée.

— Qu'est-ce donc, lui dis-je, que ce prétendu crâne humain au sujet duquel les journaux de l'Oise vous plaisantent si peu charitablement, sous prétexte : 1° que le nez y est remplacé par un bec et 2° qu'il faut payer deux francs pour le voir ?

Mme Osselin répond avec bonne humeur :

— D'abord ce n'est pas deux francs que coûte la visite du souterrain et de mon musée, c'est un franc. J'ai dépensé, pour faire faire les fouilles, une somme assez importante. C'est bien mon droit d'essayer de rentrer dans mes débours. Est-ce qu'ils donnent leur journal pour rien, ces beaux messieurs qui trouvent cela si extraordinaire ?... Ensuite, c'est pour nous tourner en ridicule qu'on prétend que le crâne humain, trouvé dans le souterrain, a un bec à la place du nez... La vérité,

c'est que l'os du nez... Mais vous allez juger vous-même.

Et Mme Osselin ouvre la porte de tôle qui ferme le four, et en tire un crâne... De quelle époque est ce crâne ? Est-il de la plus ancienne des trois époques qui ont laissé des vestiges dans le souterrain ? Appartient-il à un de ces êtres de la période chellienne qui, si l'on en croit certains savants matérialistes, n'étaient pas encore des hommes, mais n'étaient déjà plus des singes ? Je n'en sais rien.

Ce que je constate, c'est que ce crâne semble présenter certains détails de conformation singuliers et que, notamment, l'os frontal, à l'endroit où commence le nez (Mon Dieu ! que je regrette de ne pas connaître les mots techniques !) forme une sorte de petite proue...

J'ai, de plus en plus, l'air de m'éloigner de mon sujet. Je suis même sûr que vous vous demandez pourquoi, n'ayant que quelques instants à passer avec Mme Osselin, je ne l'interroge pas plutôt sur les apparitions de Jeanne d'Arc.

Vous oubliez que, pour résoudre la question que nous nous sommes posée au début de cet article, il nous faut surtout connaître le caractère, l'état mental, les dispositions d'esprit de Mme Osselin. Or, quel moyen meilleur de pénétrer dans l'intérieur d'une âme, de juger ce qu'on pourrait appeler le tempérament psychique d'un personnage, que de le laisser parler sur les sujets qui le passionnent et qui, pour cela même, le font voir au naturel ?...

***

Cependant, sur ce point, je sais ce que je veux savoir. Mme Osselin n'est certainement ni une femme « obsédée », ni une espèce de folle mystique... Ce qui se dégage au contraire de sa conversation, de sa physionomie, c'est qu'elle est douée d'un grand bon sens, et que bien loin de se complaire dans les rêveries, son esprit n'est guère préoccupé que de soucis assez terre-à-terre...

Mais, dira-t-on, il est des malades psychiques dont la manie n'apparaît pas tant qu'on n'a pas aiguillé leur pensée sur le point déterminé où elle déraille.

La suite de l'entretien rassurera les lecteurs qui feraient cette objection.

Il tombait une forte averse. Je dis à Mme Osselin :

— Nous n'avons plus qu'une demi-heure à dépenser avant l'heure du départ. Voulez-vous profiter de notre voiture pour rentrer à Orrouy. Nous continuerons de causer pendant le trajet.

Mme Osselin accepta. Il ne viendrait certainement plus personne pour visiter le souterrain ! J'amenai la conversation sur les apparitions...

Mme Osselin nous refit le récit que vous connaissez déjà... Comme elle s'embrouillait un peu en voulant citer les paroles que « Jeanne d'Arc » aurait dites à Suzanne, elle s'interrompit sans embarras, disant :

— Je ne me souviens même plus ; et l'on voudrait faire croire que c'est moi qui ait fait la leçon à la petite !

Là-dessus, de longues récriminations, qui semblent bien justifiées d'ailleurs, contre les gens du pays, contre leurs taquineries, leurs mauvais propos...

Puis :

— On me représente comme une sorte de toquée, de bigote entêtée qui s'est monté la tête... Eh ! bien, monsieur, je vous le dirai franchement, je crois en Dieu , mais je vais rarement l'église ; je ne dis pas cela pour me vanter ; je le dis parce que c'est la vérité, pour répondre aux insinuations, aux accusations dirigées contre moi... Ce qui est vrai, c'est que, quand la petite eût ses premières visions, je la conduisis chez le curé de...(ici le nom d'un village voisin, que je ne me rappelle point). Je suis allée chez lui d'abord, non par défiance de M. le curé d'Orrouy, qui est un très bon prêtre, mais parce que nous connaissons le curé de. . depuis longtemps. Il a recommandé à Suzanne de ne rien dire à personne de ses visions, et de n'en rendre compte qu'à lui-même... J'ai peut-être eu le tort, malgré ce conseil, d'en parler à l'institutrice et aussi de conduire Suzanne chez le maire... Et alors, on a bavardé et tout s'est su. . Voilà comment les choses se sont passées.

Mme Osselin ne sait plus maintenant si elle doit se réjouir ou regretter ce qui est arrivé. Elle est très fière, et c'est bien naturel, de toutes les visites, de toutes les lettres qu'elle reçoit ; mais elle en est très ennuyée aussi... Cela met bien des complications dans son existence. Tout

compte fait, je crois que c'est la joie qui domine. On a beau ne pas être une fervente chrétienne, c'est tout de même un honneur peu commun d'être la grand'mère d'une petite fille à qui Jeanne d'Arc apparaît !

Car, de cela, Mme Osselin ne doute point. Je le constate à un certain accent de sincérité qui ne trompe point. C'est aussi différents détails, qu'il serait oiseux d'énumérer, mais dont le suivant donnera une suffisante idée.

Mme Osselin, parmi les lettres qu'elle a reçues, en a remarqué une. Elle en parle avec insistance. Cette lettre émane d'une personne qui affirme avoir été, elle aussi, il y quelques années, favorisée d'une apparition de Jeanne d'Arc. La lettre que j'ai lue est naïve, d'une orthographe fort incorrecte...

Mais ce n'est pas la lettre qui, pour le moment, m'intéresse. C'est le cas qu'en fait Mme Osselin. Mme Osselin ne doute pas plus de la vision de sa correspondante, que M. Osselin, tout à l'heure, ne doutait de la vision qu'aurait eue, près de l'ormeau, une petite amie de Suzanne... Ne vous semble-t-il pas que si les apparitions de Jeanne d'Arc à Suzanne étaient de pures inventions ou de pures suggestions, Mme Osselin n'accepterait pas, si facilement, pour vraies, les visions dont d'autres que sa petite fille seraient favorisées ?...

Tout en causant, nous avons fait du chemin et le temps a passé. Nous n'avons plus qu'un quart d'heure à nous, quand nous arrivons à l'habitation de Mme Osselin, et il nous faut dix bonnes minutes au moins pour aller à la gare ! Nous ne voulons pas repartir, cependant, sans avoir vu Suzanne. Nous sautons de voiture. Nous pénétrons dans la maison. Déception ! Suzanne n'est pas revenue de l'école...

Mme Osselin, pour nous consoler sans doute, tire d'un tiroir un cahier, des paperasses...

Le cahier est celui où Suzanne consigne, telles qu'elle se les rappelle, les paroles que lui adresse l'apparition. A la hâte, je copie les deux plus récentes :

23 mai

Suzanne, bientôt il reviendra un roi sur le trône et l'Eglise sera heureuse.

10 juin

Suzanne, il va arriver une grande guerre sur la mer ; il va bientôt arriver un grand tremblement de terre et plusieurs grandes villes seront englouties.

Il doit y avoir un autre cahier, que Mme Osselin ne nous a pas montré. Ce qui me le fait supposer, c'est qu'elle avait fait plusieurs allusions à d'autres prédictions, — très graves, disait-elle, — et dont le cahier, mis sous mes yeux, ne portait aucune trace...

Quant aux paperasses, c'étaient des dessins. Suzanne, à plusieurs reprises, a tenté de tracer un croquis de l'apparition. Elle est, malheureusement, comme tout enfant de son âge, bien inexperte. Cependant, dans leur gaucherie, les croquis ne sont pas sans intérêt. Nous en reproduisons un aujourd'hui. Nous dirons une autre fois les réflexions qu'il nous a suggérées...

Cependant, Suzanne n'arrive pas. Je dois en prendre mon parti. Je ne ferai connaissance avec elle qu'à un prochain voyage. Nous faisons nos adieux à congé de M. et Mme Osselin.

A ce moment, comme un chien fou, comme une chèvre lâchée, comme un vrai petit diable une enfant surgit dans la pièce où nous nous trouvons. C'est Suzanne, les mains toutes tachées d'encre, le teint animé, qui, après s'être attardée à jouer avec ses camarades, arrive de l'école.

Elle reste toute interdite en nous voyant. Mais son émoi dure peu. Elle salue fort poliment Georges Meunier, me salue à mon tour. Je me nomme. Je la remercie de la charmante lettre qu'elle m'a écrite pendant ma maladie et je lui demande la permission de l'embrasser.

Elle acquiesce d'un sourire.

— Un autre jour, lui dis-je, nous causerons. Je t'apporterai une belle poupée ! La veux-tu, petite ou grande ?

Elle n'ose répondre ; mais je vois, à ses yeux, qu'elle la préfère grande, très grande même...

Et nous partons.

***

Telles sont, *currente calamo*, les impressions que je rapporte d'une première visite à Orrouy. Il me semble qu'elles nous fournissent les éclaircissements que nous souhaitions trouver.

Tout d'abord, elles confirment les conclusions de notre premier article. M. et Mme Osselin sont sûrement de très braves gens, sinon des gens très pieux, et on respire auprès d'eux une telle atmosphère d'honnêteté et de franchise, que tout soup-

çon de simulation ou de supercherie intéressée doit être sans réserve écarté.

Quant à la question même dont cette première enquête cherchait la solution, la question de savoir si Mme Osselin n'avait pas, par contagion, suggestionné Suzanne, il paraît bien que tout ce qui précède y répond péremptoirement.

Mme Osselin n'est point une hallucinée, elle n'a point d'idée fixe; c'est une intelligence très droite et très équilibrée. Elle n'est évidemment pour rien dans les visions de Suzanne. On l'a vu, ni elle, ni son mari n'étaient par leur éducation, par leur manière de vivre, portés au mysticisme. Si on leur avait parlé naguère d'apparitions de Jeanne d'Arc, ils auraient été plutôt disposés à traiter ces choses de divagations ou de fumisteries. S'ils croient aujourd'hui à la possibilité de tels phénomènes, de telles merveilles, c'est uniquement parce que c'est leur fillette qui leur en parle et que, la connaissant, ils la savent incapable de les inventer...Si contagion il y avait, dans le cas d'Orrouy, cette contagion irait plutôt de la petite-fille aux grands-parents, que de la grand-mère à la petite-fille...

Il me paraît donc que, comme nous l'espérions, le terrain est déblayé des deux objections principales qu'on ne manque jamais d'opposer aux faits dont nous nous occupons. Certain de leur authenticité, au moins en tant que phénomènes psychiques, nous pourrons maintenant en aborder l'étude intrinsèque. Nous ne le ferons cependant pas avant d'avoir consacré un article à la personnalité même de la petite voyante et de notre mieux analysé sa psychologie.

GASTON MERY.

SOCIÉTÉ DE « L'ECHO DU MERVEILLEUX »

*Les actionnaires de la Société de l'*Echo du Merveilleux *sont convoqués en Assemblée générale, pour le mardi 3 août 1909, à deux heures de relevée, au siège social, 28, rue Bergère, à Paris.*

Ordre du jour :

1° Rapport du Conseil d'administration sur les opérations sociales de l'exercice 1908-1909;

2° Rapport du commissaire-censeur;

3° Approbation des comptes et fixation du dividende;

4° Nomination d'un commissaire-censeur pour l'exercice 1909-1910.

5° *Questions diverses.*

REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

*** *Le merveilleux dans George Sand.*

Voilà George Sand redevenue d'actualité. Les intéressantes conférences que lui consacra M. René Doumic viennent de paraître en volume.

On posait, la semaine dernière, une plaque sur la maison où elle naquit, 15, rue Meslay, dans un petit appartement du premier étage, entre deux contredanses de sa joyeuse mère, Sophie-Victoire Delaborde, modiste, fille d'un marchand de serins et de chardonnerets du quai aux Oiseaux. Car on sait à quel point curieux le sang bleu et le sang rouge se mélangeaient dans les veines de « la Grande George », arrière-petite-fille par son père du maréchal de Saxe et par sa mère de la mère Clocquart !

Enfin, Nohant, la maison qui lui fut si chère et qu'elle avait illustrée, vient d'être léguée à l'Académie française par sa petite-fille, Mme Gabrielle Sand, morte prématurément. On racontait dans les journaux que, peu de semaines avant de mourir, Mme Gabrielle Sand avait effrayé son entourage en faisant couper les arbres du parc. Les superstitieux paysans berrichons avaient remarqué que Georges Sand, et plus tard son fils Maurice, survécurent peu à une opération pareille. Une fois de plus, les dryades blessées ont eu leurs vengeances.

Ce n'est pas un article, c'est un gros volume qu'on ferait avec le merveilleux de George Sand. M. Doumic a dit très justement : « Elle a comme restitué en elle l'état d'âme d'où sont nés les mythes anciens ». Si le merveilleux n'eût pas existé, elle l'aurait inventé.

Et d'abord son enfance s'est passée dans les « traines » berrichonnes en compagnie des filles du métayer, Marie qui garde les ouailles, Solange qui « fait de la feuille », Liset Plaisir, le gardeur de cochons. Debout avec eux autour des feux que les pasteurs, l'hiver, allument en plein vent, ou assise devant la flambée des veillées, elle a écouté, ses grands yeux agrandis encore par la curiosité et par le rêve, les histoires merveilleuses de la Vallée noire : le diable Gengeon, les follets, les revenants, la levrette blanche, la grand'bête.

La maison même de Nohant était aussi hantée que

les récits du chanvreur à la veillée. Les domestiques y voyaient errer le fantôme de Maurice Dupin, mort d'une chute de cheval. Il fallut que le précepteur le menaçât d'un coup de fusil, pour que ce revenant obstiné abandonnât la maison. Le demi-frère de George, Hippolyte Chatiron, qui l'avait vu, en était malade de peur.

Avec ce demi-frère, la future George Sand, âgée de sept ans, avait volé un livre de magie dans la bibliothèque et essayait de faire apparaître le diable. Elle s'inventera un Dieu pour elle toute seule, le dieu Cozambé, auquel elle construit des petits autels, et en l'honneur de qui elle délivre les oiseaux prisonniers. Il faut noter aussi un phénomène assez singulier. Elle raconte, dans l'*Histoire de ma Vie*, que quand on lui lisait du Berquin et qu'elle écoutait, assise devant le feu, dont elle était protégée par un vieil écran de taffetas vert, elle perdait bientôt le sens des phrases; des images se dessinaient devant elle, se fixaient sur l'écran. « C'était des bois, des prairies, des rivières, des villes d'une architecture bizarre et gigantesque... Un jour, ces apparitions devinrent si complètes que j'en fus comme effrayée et que je demandai à ma mère si elle ne les voyait pas. » Mais ce fantôme n'est sans doute que le travail inconscient d'une imagination d'artiste.

Au couvent — au couvent des Anglaises, où elle fut élevée et où sa mère et sa grand'mère avaient été incarcérées dans la Révolution — Aurore Dupin, très pieuse alors, eut des visions, des extases. Elle voit passer le fantôme d'une religieuse défunte. Un soir du mois d'août, recueillie dans l'église qu'éclaire faiblement la lampe du sanctuaire, et qu'emplissent, par les fenêtres ouvertes, le parfum des chèvrefeuilles et des chants d'oiseaux. « Je ne sais ce qui se passait en moi, écrira-t-elle. Je respirais une atmosphère d'une suavité indicible, et je la respirais par l'âme plus encore que par les sens. Tout à coup, je ne sais quel ébranlement se produisit dans tout mon être; un vertige passe devant mes yeux comme une lueur blanche dont je me sens enveloppée. Je crois entendre une voix murmurer à mon oreille : *Tolle... Lege...* Je me retourne, j'étais seule. »

Elle était si conquise par le mysticisme qu'elle voulut se faire religieuse, ce dont son confesseur eut la prudence de la détourner. Il y a sur cette période de mysticité des détails intéressants dans des lettres inédites adressées par Aurore Dupin à son amie de couvent, la comtesse de Valon.

Plus tard, Musset s'infestera de ses fantômes. C'est avec elle, courant tous deux, la nuit, dans la forêt de Fontainebleau, que Musset verra glisser sur les roches et le gazon le fantôme vêtu de noir qui lui ressemble comme un frère. Cette vision lui revint. Une de ses lettres de l'hiver 1834-1835 mentionne, dit Mme Arvède Barine, des visions qu'il vient d'avoir, « un monde fantastique où leurs deux spectres prenaient des formes étranges et avaient des conversations de rêve. » On lit aussi, dans une lettre de George Sand à Pagello, citée par M. Paul Mariéton, cette allusion aux fantômes : « Une fois, il y a trois mois de cela, il a été comme fou toute une nuit, à la suite d'une grande inquiétude. Il voyait courir des fantômes autour de lui et criait de peur et d'horreur... »

Tous ces spectres disparurent peu à peu, dans la ruminante placidité d'esprit où passa la seconde moitié de sa vie cette femme d'une si robuste santé qu'elle pouvait écrire à soixante-huit ans : « Je vais à la rivière à pied, je me plonge toute bouillante dans l'eau glacée... Je suis de la nature de l'herbe des champs : de l'eau et du soleil, voilà tout ce qu'il me faut. »

***

Dans son œuvre immense, la partie la plus curieuse au point de vue merveilleux, c'est sans doute les romans qui reflètent la philosophie de Pierre Leroux, avec lequel (et Louis Viardot) Georges fonda la *Revue Indépendante*. Cette femme de génie était en extase devant l'hirsute, emphatique et obscur métaphysicien. Au fait, n'avait-elle pas, peu avant, entouré de cris d'admiration et comparé au bien-aimé du Cantique des Cantiques l'avocat Michel de Bourges, chétif, laid et chauve, et coiffant de trois foulards son crâne déplumé?

Elle écrit en 1844 : « Il faut bien que je vous le dise, George Sand n'est qu'un pâle reflet de Pierre Leroux, un disciple fanatique et même idéal, mais un disciple muet et ravi devant sa parole, toujours prêt à jeter au feu toutes ses œuvres pour écrire, parler, penser, prier et agir sous son inspiration. Je ne suis que le vulgarisateur à la plume diligente et au cœur impressionnable, qui cherche à traduire dans des romans la philosophie du maître. »

Une de ces idées, c'était la métempsycose. Pierre Leroux croyait, comme les spirites d'aujourd'hui, que nous parcourons sur la terre plusieurs existences dont nous perdons la mémoire, que nous sommes non seulement les fils et la postérité de ceux qui ont vécu, mais au fond et réellement ces générations antérieures elles-mêmes. C'est cette idée qui inspire à George Sand les *Sept cordes de la Lyre*, *Spiridion*, *Consuelo*, la *Comtesse de Rudolstadt*.

Les *Sept cordes de la Lyre* sont un poème dramatique qui rappelle *Faust* jusqu'au pastiche. Maître Albertus, philosophe, a une nièce et une lyre, une lyre dans laquelle réside un esprit. Le maestro, le poète, le critique, essaient vainement d'en faire vibrer les cordes. Mais Hélène en tire tout de suite les plus beaux sons, et, portant cette lyre magique, grimpe jusqu'à la flèche du clocher d'où elle tient des discours inspirés. (C'est un livre à ne pas lire, à moins qu'on n'éprouve un vif besoin de mortification et de pénitence.)

Spiridion nous introduit dans un bizarre couvent, copié de cette chartreuse de Valdemosa où George Sand et Chopin, à Majorque, passèrent de si cruelles heures. Jamais couvent d'Anne Radclyffe ne fut plus hanté : les portraits, détachés de leur cadre, circulent à travers les cloîtres, et le fondateur Hétronius, revit dans la personne du père Alexis.

Dans *Consuelo*, la première partie qu'on passe à Venise, dans les écoles de chant et dans les théâtres du XVIIIe siècle, est délicieuse. Rien de plus charmant que l'enfance de Consuelo, ses innocentes amours avec Anzoleto, l'école du vieux maître grondeur Porpora. Mais la bonne et gracieuse diva était réservée à de très singulières aventures. Le maître Porpora, pour sauver sa vertu, l'envoie dans un vieux château de Bohême, chez les Rudolstadt, dont l'héritier, le comte Albert, a été jadis Jean Ziska. En proie à des crises nerveuses, il disparaît périodiquement, au grand désespoir de ses parents, et va vivre au fond d'une grotte taillée dans les souterrains du château, où seul un gnôme bizarre, hussite renaissant comme lui, l'approche et le sert. Plus tard, après bien des aventures, Consuelo épousera Albert, mourant, mais qui lui dit, pour la consoler : « Je vais te quitter pour un peu de temps, et puis je reviendrai sur la terre par la manifestation d'une nouvelle naissance. »

Il y revient en effet et Consuelo le retrouve, après toute sorte d'épreuves et surtout d'épreuves maçonniques. Car la *Comtesse de Rudolstadt*, un peu ennuyeuse à lire, je l'avoue, contient une étude assez curieuse des sociétés secrètes qui préparaient dans leurs loges la Révolution.

GEORGE MALET

Nous prévenons nos lecteurs qu'on peut s'abonner SANS FRAIS **et directement à l'*Echo du Merveilleux* dans tous les bureaux de poste.**

LETTRE DE TILLY

Tilly, 7 juillet.

Vous me demandez, mon cher directeur, de pénétrer les causes du recueillement qui plane sur Tilly, de fixer la poésie qui s'en dégage, de faire revivre un peu ce passé qui semble mort, ces merveilleux événements d'où sont sortis tant de controverses, mais aussi tant d'études consciencieuses.

C'est peut-être, à l'heure présente, exiger beaucoup de moi.

N'oubliez pas que je suis un simple laïque. A ce titre, s'il m'est permis d'observer, de réfléchir, d'étayer des convictions personnelles sur des faits et des documents que je crois sans réplique, il m'est interdit de les livrer à la publicité et ordonné d'attendre un jugement plus autorisé pour faire acte de croyant.

Je ne pense pas, cependant, outrepasser mes droits en parlant d'un passé presque oublié déjà, en glanant dans des dossiers généreusement mis à ma disposition, en vous confiant, enfin, quelques impressions du moment.

N'est-ce pas dans des conversations avec les premières visionnaires qu'il faut le ressaisir, ce passé? Hélas ! Jeunes filles maintenant dispersées aux quatre coins de la région, la tâche devient impossible. J'aurais voulu les voir toutes, pressentir ce qui reste au fond de leurs âmes après tant d'années écoulées, surprendre leur mentalité religieuse dans l'évocation des inoubliables phénomènes dont elles ont dû garder dévotement le souvenir, je n'ai pu en rencontrer qu'un bien petit nombre.

Pas de révélations sensationnelles, encore moins de considérations mystiques; ces filles de la campagne n'ont vu dans les apparitions qu'un fait charmant, dont elles gardent un souvenir ému, sans en apprécier le haut symbolisme et les conséquences remarquables. L'une d'elles résumait laconiquement les impressions des autres :

— « Comment supposer qu'il soit possible d'oublier ce que nous avons vu. C'était si beau, si lumineux ; nos prières étaient ferventes et toutes nous avons éprouvé un véritable désappointement quand la belle dame ne s'est plus montrée. J'ai perdu de vue beaucoup de mes compagnes, je sais cependant qu'elles ont gardé une inébranlable foi dans l'apparition et une profonde reconnaissance pour les faveurs que la sainte Vierge a bien voulu nous accorder. Ah ! mon-

sieur, ces souvenirs-là vous suivent dans la vie. Deux ou trois de mes compagnes sont mortes, T. Levieux, entre autres. Vous l'avez connue. C'est elle qui, la première, vit des bancs de l'école la sainte Vierge. Elle était charmante, cette enfant-là ».

La mystérieuse apparition a bien laissé dans ces âmes si simples une ineffaçable empreinte, apportant, en quelque sorte, le viatique indispensable qui peut les soutenir au milieu de la corruption générale, et si quelqu'une de ces jeunes filles laisse aux ronces du chemin de la vie un lambeau de sa candeur, elle saura toujours se ressaisir dans l'ineffable souvenir des visions de son enfance.

J'ai pu consulter de nombreux dossiers de guérisons, et non des moindres. Tous les cas pathologiques y sont mentionnés : tuberculose pulmonaire au dernier degré, cancers envahissants, plaies gangréneuses nécessitant l'amputation immédiate, maladies chroniques invétérées, tares héréditaires, ulcères variqueux, cécité et autres affections morbides qui déconcertent la science et n'amènent plus sur les lèvres du médecin que de vagues paroles de consolation.

J'ai là dans ces dossiers des pages d'un réalisme impressionnant. Toutes les souffrances y sont analysées.

Le malade instantanément guéri, le praticien, dans un certificat dont les termes sont précis sans être compromettants, se libère, vis-à-vis du supranaturel, avec ses simples mots : *guérison inexplicable, extraordinaire.*

C'est, qu'en effet, toutes présentent ce même caractère d'instantanéité et de stabilité qui appelle l'examen et fixe l'attention.

Un religieux fort instruit, rencontré dernièrement me disait :

— Comment le Christ a-t-il assuré sa mission ? Par l'acte surnaturel, le miracle. Ses enseignements étaient trop élevés pour être compris par les Juifs.

Maintenant encore, la philosophie évangélique trop transcendante, trop sublime échappe à la masse. Pour la faire accepter intégralement, des preuves matérielles destinées à frapper les imaginations, à forcer le raisonnement sont nécessaires. Tous les grands sanctuaires ont été reconnus et popularisés par le miracle.

Ce que j'admire dans Tilly, continua mon interlocuteur, c'est, après la vision collective du préau de l'école, point initial des événements, la progression extranaturelle, l'ordonnancement merveilleux des faits qui viennent les affirmer et les faire comprendre.

C'est plus tard seulement, à l'heure voulue, que les guérisons inexpliquées apparaissent pour saper les hypothèses scientifiques et réduire à néant les doctrines matérialistes, et la Providence se sert d'une simple paysanne qui semble intimement associée à la plupart des faveurs obtenues. La pauvre fille est bien une compatiente. Ses maladies étranges, la soudaineté déconcertante de ses retours à la santé, la résistance presque surhumaine de cet organisme usé et affaibli, l'énergie prodigieuse qu'elle apporte dans ses œuvres de charité, dans l'accomplissement de ses devoirs professionnels, tout en elle me paraît affirmer une prédestination. Heureux le pays qui possède deux humbles filles comme Rose Savary et Marie Martel !...

Après un moment de silence, lentement le religieux ajouta : Dieu veuille qu'elles soient comprises !...

Presque tous les pélerins qui viennent à Tilly payer en prières des dettes de gratitude, en repartent avec des impressions plus ou moins vives, mais, en général, se dérobent à l'interview ; de loin en loin, cependant, il est possible de noter quelque discrète confidence.

Depuis longtemps, la « Vierge » n'apparaît plus, mais comme pour en prolonger le souvenir, poétiser le passé, jeter dans l'avenir incertain une lueur d'espoir, de charmants phénomènes se succèdent dans la paix reposante du champ.

C'est, d'habitude, une neige éblouissante qui voltige sur la prairie. Parfois, des banderolles déroulent leurs volutes dans l'azur ou sur l'écran livide des nuées d'orage. Enfin on parle aussi de pluies de lys et de roses, visions fugitives, intermittentes, capricieuses, mais d'une intense objectivité.

Jadis, j'hésitais à ajouter foi aux récits trop spontanés de ces spectacles gracieux, attribuant une trop large part à la fantaisie, aujourd'hui je ne dois plus, je ne peux plus être sceptique.

« Jeanne d'Arc » est revenue ici, trente jours après sa béatification ; le récit de votre correspondant est scrupuleusement exact ; je n'ai pas à y revenir.

On prête déjà à la bonne Lorraine d'étranges discours, tout cela est faux. C'est avec des propos de cette nature que certains esprits exaltés en sont arrivés à jeter le discrédit, à provoquer de ridicules critiques, mais la vérité s'affirmera toujours.

Loin du bruit des foules, on peut encore passer des heures exquises à Tilly et, bienfait inappréciable, chasser le cauchemar de la course à l'abîme où se précipite follement notre malheureux pays, dans la contemplation reposante des neiges étincelantes et des roses qui tombent.

Un Passant.

A PROPOS
DES
PHOTOGRAPHIES DE « FANTOMES »

Notre confrère, M. Combes, Léon, nous adresse, à propos de l'article sur les photographies de « fantômes », paru dans notre dernier numéro, la lettre qu'on va lire.

On verra que M. Combes, Léon, surtout en ce qu concerne la photographie de Piet Botha, a fait des remarques curieuses. Les bizarreries qu'il signale ne nous avaient pas échappé — nous parlions, en effet, de truquage possible — mais, avant de manifester ne ttement le doute qu'un simple retard avait fait naître en notre esprit, nous préférions connaître l'avis de ceux de nos lecteurs qui font de la photographie. C'est pourquoi nous les avions invités à examiner soigneusement ce singulier cliché.

Voici la lettre de M. Combes Léon.

Montpellier, le 3 juillet 1909.

MON CHER CONFRÈRE,

Dans le dernier numéro de votre si intéressante revue, vous concluez, à propos des « photographies de fantômes » : Il serait très intéressant d'être fixé d'une façon certaine sur cette importante question, car si les photographies qu'ils ont obtenues étaient réellement sincères, elles constitueraient des documents vraiment extraordinaires. »

Certainement ces photographies constitueraient des documents extraordinaires... mais sont-elles sincères ?

Je m'occupe depuis fort longtemps de photo... et je ne puis rien dire sur les clichés qui nous donnent les images de l'impératrice Joséphine (coiffée à l'égyptienne et combien... amaigrie !) et de la reine Marie Stuart, car je n'ai aucun indice pour en contrôler l'authenticité, mais je serai curieux de savoir comment il se fait que dans la photographie représentant MM. Stead et Piet Botha, M. Stead reçoit la lumière *par le côté droit* et M. Piet Botha *par le côté gauche*... voyez l'ombre portée produite par l'arcade sourcilière et le nez de l'un et de l'autre.

Si ces deux « sujets » ont posé en même temps, l'éclairage *a dû être identique* pour tous les deux, je ne m'explique pas alors cette différence dans la projection des ombres, y compris même, en y regardant de très près, celles des corps. M. Stead en effet a le *côté droit du corps éclairé* et l'autre, *le gauche, dans l'ombre*, tandis que, chez M. Piet Botha, c'est tout le contraire, *le côté gauche est éclairé* et le *droit teinté de grandes ombres*... bizarre !

Peut-être le photographe des esprits, médium lui-même, donc sujet à caution, pourrait-il nous éclairer à ce sujet d'une façon plus... naturelle que ne le sont ses photos ?

Veuillez croire, mon cher confrère, à mes sentiments les meilleurs.

COMBES, LÉON,
Secrétaire de la Rédaction de l'*Initiation*

Je ne nie pas, certes non, la possibilité de photographier les êtres de l'invisible, je suis même convaincu qu'on y arrivera sous peu et sans supercherie, mais avant d'accepter l'authenticité de certaines photographies spirites, prises sans un réel contrôle sur les plaques, manipulations, etc., il convient, ce me semble, d'être très prudent et de ne leur accorder qu'une confiance très, très limitée.

Deux faits merveilleux
contés par un aumônier

PROMESSE NON ACCOMPLIE

Le 16 mars 1868, aux environs de Lyon, un homme de bien était enlevé à l'âge de 59 ans, après une maladie de quelques jours, à l'affection de sa nombreuse et encore jeune famille. Epoux et père modèle, chrétien convaincu et pratiquant, il avait demandé et reçu tous les secours de notre sainte religion. Il laissait après lui la réputation d'une probité et d'une sagesse rares; c'était l'homme des bons conseils et il s'était acquis parmi ses concitoyens autant de sympathie que d'estime. La famille, très chrétienne, se fit un devoir de prier et de faire prier pour le repos de cette âme si chère.

Quelques jours cependant après les obsèques, deux des jeunes filles du défunt, qui passaient la nuit dans la chambre de leur mère souffrante, furent étonnées d'entendre un bruit insolite à une heure très matinale.

Les deux sœurs, après quelques jours d'observation, s'étant bien assurées que ce bruit étrange n'était produit par aucune des trois personnes qui habitaient l'appartement, firent part de leur surprise à leur mère. Elle aussi avait entendu le bruit, et de suite elle s'était rendu compte qu'il avait quelque chose de mystérieux.

L'heure matinale était celle où, chaque jour, cet hiver-là, le cher disparu, par bonté pour elle, se levait et renouvelait le feu dans cette chambre spacieuse et un peu froide pour une personne délicate.

Le bruit bien connu était le même que les pincettes du foyer, maniées avec précaution, faisaient entendre quelques semaines seulement auparavant dans l'exercice de ce service charitable. La pauvre veuve avait de plus, à ce moment, une impression très vive de la présence de son époux auprès d'elle. Elle s'était abstenue de communiquer sa pensée, croyant être seule à entendre le bruit, mais elle avait conclu de suite à une demande de prières par le cher défunt.

Convaincue par l'aveu de ses filles que cette demande ne s'adressait pas à elle seulement, toute la famille fut avertie de redoubler d'instances pour implo-

rer le soulagement de son chef vénéré. Prières et saints-sacrifices furent offerts nombreux pour le repos de cette âme si chère. Mais tout semblait demeurer inefficace; le bruit étrange continuait non-seulement à se produire chaque nuit, mais il augmentait en intensité et en durée. L'aînée des filles, mariée depuis quelques années, consulta sur ces faits extraordinaires dont la prolongation impressionnait tous les cœurs, le curé de sa paroisse. Le saint prêtre répondit qu'il ne fallait tirer aucune conséquence pénible de ces choses, le bon Dieu les permentant quelquefois, dit-il, pour le soulagement plus prompt des défunts ou l'instruction des vivants. Il ajouta qu'il fallait parfois très peu de chose pour retenir une âme dans la peine ; il engagea à continuer de prier beaucoup et à s'assurer qu'aucune dette, quelque minime fût-elle, n'était demeurée, par négligence, à acquitter.

La famille, avertie, revit les comptes, qui ne laissaient rien à reprendre; discrètement, les fournisseurs et ouvriers de la maison furent interrogés ; il n'y eut aucune réclamation. Cependant le bruit nocturne continuait, augmentant toujours. La veuve, désolée et perplexe, eut l'idée de faire avancer le service solennel de quarantaine qui, se célébrant solennellement convoquait au Saint-Sacrifice une nombreuse assistance de paroissiens et de parents éloignés.

Il eut lieu en effet dans le milieu d'avril.

Le soir de ce jour, la famille entière reunie, après une dernière prière pour le si cher absent, se sépara pour prendre son repos L'aînée des filles demeurant jusqu'au lendemain avec les siens, réclama auprès de sa mère la place de ses deux sœurs cadettes. Tout le monde espérait que les nombreux suffrages de ce jour avaient obtenu la délivrance du défunt ou du moins adouci notablement ses peines, et l'on pensait que le service célébré le matin était peut-être le secours désiré par lui. Quelles ne furent donc pas la désolation et l'inquiétude de la mère et de la fille lorsque, à peine couchées, elles entendirent de nouveau l'appel mystérieux. Les pincettes (la bonne dame n'avait pas voulu les laisser enlever), agitées par une main invisible, résonnaient de plus en plus fort contre les chenêts du foyer, dont cependant elles étaient séparées par une distance assez grande.

Les deux femmes, sans se lever, se mirent à prier, lorsque, tout à coup, la veuve du défunt, s'adressant à sa fille, lui dit : « Ton père est là, je le sens. » Puis, de plus en plus émue, elle se mit sur son séant et voulant écarter le rideau, sa main rencontra une autre main, froide comme le marbre, qu'elle serra dans la sienne. A ce moment une lumière subite lui vint à l'esprit : » Mon pauvre ami — demanda-t-elle — serait-ce ce pèlerinage à Fourvières que tu avais promis qui t'inquiète ? » La main froide à son tour serra la sienne. La pauvre veuve, angoissée plus qu'il ne se peut dire, prit ce signe pour un assentiment : « Je te promets — reprit-elle — de le faire pour toi le plus tôt possible, et pour preuve je vais mettre immédiatement de côté la somme nécessaire pour cela avec une offrande comme tu avais coutume de le faire. Combien je prie Dieu de le donner son saint repos. » La main glacée pressa de nouveau pour la dernière fois la sienne, comme un remerciement et un adieu, puis elle ne se fit plus sentir.

La somme fut aussitôt mise de côté, et dès lors tout bruit cessa.

Inutile de dire que quelques jours après la mère et son fils aîné, jeune homme de 19 ans, accomplirent cette promesse en se rendant tous deux en pèlerinage à Fourvières, à l'intention du cher disparu.

Ce fait est resté tout à fait intime ; c'est un patrimoine de famille. Les détails m'en ont été fournis par ma mère, fille aînée du défunt et témoin auriculaire du bruit mystérieux de la dernière nuit, comme aussi de l'émotion et des paroles de sa mère. Sur ma demande, elle m'a permis de vous transmettre le tout avec les réserves mentionnées ci-dessus.

DETTE NON PAYÉE.

Le second fait est de quelques années plus récent. En 1875, la mort enlevait prématurément une jeune femme à sa famille. Une petite orpheline de six à sept ans, unique enfant de la défunte, restait particulièrement désolée du départ de sa chère maman pour un monde meilleur. Le père était un honnête fermier, chrétien pratiquant : mais absorbé par ses travaux champêtres, il avait peu de temps pour s'occuper de sa fillette.

Le cœur sensible de l'enfant, brisé dans son affection la plus chère, gardait fidèlement le souvenir de sa mère. Souvent, sentant sa douleur profonde trop peu comprise, la petite orpheline s'isolait de son entourage pour répandre à l'aise les larmes qui l'oppressaient.

Chaque jour, avec une foi naïve, elle récitait pieusement, pour sa mère bien aimée, toutes les prières qu'elle avait apprises de sa bouche.

Une dizaine de mois après le douloureux événement, la petite Marie, retirée dans sa chambrette où, chaque soir, elle recevait autrefois les caresses maternelles, crut revoir sa bonne mère au pied de son lit. Son premier mouvement fut de tendre les bras à celle qu'elle pleurait toujours si amèrement. Mais l'apparition, calme, sérieuse, le regard fixé sur l'enfant, ne répondit en rien à ses avances filiales. La petite fille, déconcertée d'abord, puis effrayée du silence absolu et de la physionomie grave de sa mère, se blottit en pleurant sous ses couvertures, et lorsque, quelques instants après, elle voulut, en tremblant, la revoir, celle-ci avait disparu.

Le lendemain, l'enfant fut triste et rêveuse toute la journée ; mais, sans doute par timidité, elle ne parla pas de sa vision. Le soir, partagée entre la crainte et le désir de revoir sa bonne mère, elle regagna, non

sans un peu de frayeur, sa petite chambre. La scène de la veille se renouvela à peu près dans les mêmes circonstances, puis encore le lendemain et le surlendemain. La frayeur de l'enfant augmentait chaque fois, si bien que, vaincue par la peur, elle refusa un soir de se retirer seule et avoua, en sanglotant, que depuis quatre jours elle voyait sa mère apparaître auprès de son lit, presque aussitôt qu'elle s'était couchée.

Le père, peu crédule, voulant d'ailleurs prémunir sa fille contre une trop grande impressionnabilité et les dangers d'une imagination maladive, auxquelles il attribuait ces visions, exigea qu'elle se retirât comme de coutume. Une voisine charitable et pieuse, familière de la maison, eut compassion de la petite Marie et obtint de l'accompagner. Elle emmena la fillette et sa prière du soir terminée, l'enfant fut mise au lit. — « Si tu revois ta maman, lui dit en la quittant la compatissante voisine, tu lui jetteras de l'eau bénite que je mets là près de toi, et tu lui diras : « Au nom de Dieu, que désirez-vous ? »

Restée seule, Marie essaya de croire, comme on lui disait, qu'elle s'était trompée et voulut s'endormir, selon la recommandation qui lui en avait été faite, sans penser à la chère absente. Mais bientôt, pour la cinquième fois, elle revit sa mère auprès d'elle. Trouvant le cérémonial conseillé par la pieuse voisine bien grave pour elle, elle eut un peu d'hésitation, puis elle se décida docilement à le suivre de point en point. — « N'aie pas peur de moi, ma petite Marie — lui dit alors sa mère,— mais demande de ma part à ton père qu'il fasse dire trois messes pour ma délivrance, et dis-lui de payer pour moi à ma couturière les journées de travail et quelques fournitures que je lui dois depuis deux ans. Le tout se monte à 15 francs et 7 sous. Retiens bien la somme ». Puis la mère, comme pour rassurer son enfant, ébaucha un léger sourire, lui recommanda d'être fidèle à bien faire sa prière matin et soir et, sans répondre plus que les quatre jours précédents aux désirs de sa fille qui lui tendait les bras, elle disparut.

La frayeur habituelle de la bonne petite s'était dissipée à la voix vite reconnue de sa mère ; après la disparition de celle-ci cependant, elle ne put s'en défendre de nouveau ; mais, accoutumée déjà à dominer ses émotions, elle se tint tranquille toute la nuit, se répétant à elle-même les paroles qu'elle avait entendues. Le matin, questionnée par son père qui, croyant avoir guéri l'imagination de sa fille par sa sévérité, pensait bien sûrement ne plus entendre parler de visions, elle lui raconta tout ce qui lui était arrivé et lui redit mot pour mot les paroles de sa mère.

Troublé à son tour, le père sortit sans faire une objection et, sans retard, désirant avoir le cœur net de la chose, comme il le dit plus tard, il se rendit, prétextant quelque affaire, auprès de la couturière indiquée par la défunte. Ne voulant pas éveiller de soupçon, il lui demanda un léger service, puis, en se retirant et comme par hasard, il dit : « A propos, je sais que ma femme vous faisait travailler quelquefois ; je ne me mettais guère au courant de ses petites affaires, mais je voudrais savoir si elle vous est restée redevable de quelque chose ? »

Etonnée, l'ouvrière, qui ne comptait plus sur un salaire que, par discrétion, elle n'aurait osé réclamer, avoua qu'il lui restait, au passif de la défunte, une petite note non soldée.

Sur la demande du visiteur elle lui fut remise.

Ce ne fut pas sans émotion qu'il lut :

5 journées de travail.......	6 fr. 25
Fournitures diverses.......	9 fr. 10
Total...	15 fr. 35

Très bon, malgré sa vivacité, le père de la petite Marie se hâta de la consoler et de l'assurer que les désirs de sa mère allaient être immédiatement remplis, ce qui fut fait. La défunte ne reparut plus.

On sut un peu dans le voisinage qui, d'ailleurs, avait remarqué la tristesse et les larmes de l'enfant durant ces quelques jours, qu'elle avait revu sa mère; mais les détails de l'apparition ne furent connus que de peu d'amis. La fillette ne les redit également plus tard qu'en confidence. C'est par elle et par la voisine charitable de la petite affligée qui était notre proche parente que nous eûmes, dans la famille, connaissance de ce fait peu après son arrivée. (1)

Pour copie conforme :

Abbé VOLLAT.
Aumônier de la Visitation de Montluel (Ain).

La « Poignée de main » et le Geste

D'un important ouvrage sur la chiromancie : Essai sur la psychologie de la main (2), *par M. Vaschide, qui vient — quelques jours avant la mort de son auteur — d'être édité, nous extrayons le chapitre suivant, où sont remarquablement étudiés la poignée de mains et le geste.*

Combien de renseignements précis ne nous révèle-t-il pas, le banal et le quotidien « bonjour », la simple poignée de main ! Les anciens avaient au moins l'avantage sur nous de ne pas se mettre en contact si intime les uns avec les autres et peut-être la confiance plus grande de jadis tenait-elle aussi en partie à cette absence de souvenirs musculaires subconcients, qui nous glissent aujourd'hui des doutes, de la méfiance; de l'irritabilité envers l'être dont nous venons de tou-

(1) Le *Purgatoire*.
(2) 1 vol. in 8 de 504 pages, avec 37 pages hors texte. Prix : 12 fr. En vente à la Librairie de l'*Echo du Merveilleux*.

cher la peau et serrer la main, en apparence affectueusement.

Il y a toute une psychologie de première importance dans ce contact musculo-tactile que j'appellerais même « mental ». On se trompe rarement quand on se souvient de la manière dont on se dit « bonjour » ou souhaite le « bonsoir »... On arrive à distinguer soi-même, sans aucune arrière-pensée, des types d'individus. Qui ne connaît pas dans sa vie la poignée de main franche, loyale, sincère, qui concorde avec le regard limpide, affectueux et honnête, poignée de main très rare et que la lutte sociale, la vie avec toutes ses exigences rend de plus en plus difficile et introuvable.

On se rappelle encore la poignée de main mondaine, froide, correcte, intéressante pourtant à analyser, car extrêmement peu de gens arrivent à dominer tous leurs penchants, le cortège si perfide des penchants humains, et à maîtriser vraiment leur mentalité et les tourments de leur sensibilité. Très souvent, pourvu qu'on ait un peu l'habitude d'examiner les hommes et leurs masques, on arrive à déchiffrer l'expansif, l'impulsif et l'intuitif, et même la banale poignée que j'appellerais des « doigts ». La « poignée des doigts » classe rapidement un homme ; on sent la peur, l'absence de franchise, on saisit une sensibilité intérieure inquiète, jalouse, bouleversée par la vie qui ne se plie pas à ses caprices, prétentieux et haineux, ou une sensibilité devenue tourmentée par la vision des visages qui peuvent le « dévisager » aisément. Sa conscience. lourde, pleine de combinaisons sociales, aux antipodes des mots onctueux, des expressions choisies qu'il répétera à votre adresse avec tact, courtoisie et savoir-faire, est troublée par ce contact musculaire. On n'oubliera jamais que la main est, comme disaient les anciens Kabalistes, « le résumé de tous les résumés ». Une poignée de main peut être révélatrice au plus haut degré, car par la chaleur de la peau, par la sensibilité cutanée, par les corpuscules de Pacini, qui emmagasinent les plus délicates et imperceptibles des décharges nerveuses cérébrales, par la circulation active de sang artériel ou veineux qui arrosent cette région anatomique, par les soubresauts des tendons, des aponévroses et des muscles tendus ou lâches qui subissent les innervations ou les décharges nerveuses, médullaires, bulbaires ou corticales, toute la vie psychique s'immobilise, peut se cristalliser, peut s'écouler dans un instant, au contact d'un autre appareil nerveux.

Le subtil poète que fut Rodenbach (1) avait écrit un poème sur « la main », d'une rare finesse psychologique. Nous détachons quelques vers :

Douceur des mains où sont cachés des viatiques,
Les mains qui sont un peu notre âme faite chair !
Mains modestes, mains calmantes, mains magnétiques,
Pâles d'avoir semé des fluides dans l'air.

Mains complices de tous les actes, de tous les
Elans de l'âme, mains qui sont comme des clés
Pour ouvrir tous les cœurs et toutes les serrures.
O si subtiles mains, expertes aux luxures,
Qui dosent le péché, qui graduent la langueur ;
O si subtiles mains, expertes aux prières,
Jointes comme les mains des saints dans les verrières ;
Mains — des outils pour se façonner son bonheur !
Toutes ces mains : d'amants, de héros, de fileuses ;
Les mains ont des reflets comme le fil d'une eau,
Les mains ont des échos sans fin, ô recéleuses
Des secrets de l'alcôve et de ceux du tombeau !

Souvent on voit des mains qui sont faibles et lasses
D'avoir voulu cueillir trop de roses ou d'âmes
Elles pendent le long du corps comme des rames
Et ce n'est que du silence qu'elles déplacent
En remuant de temps en temps, dans l'air à peine !
Mains qui voudraient un peu s'amarrer à la rive,
Mais que la vie, au fil de son courant, entraîne,
Mains sans espoirs et sans désirs, à la dérive...

Il y a des milliers de façons de donner la main, se doigts à peine frottent les autres, la main dépose la paume entre vos doigts, ou encore la forte et ennuyeuse poignée de main caractérisée par une puissante dépense énergique, douloureuse, non seulement par la pression musculaire démesurée, mais par la froideur psychique, par l'absence sentimentale, par l'indifférence qui l'accompagne. C'est la poignée de main « d'étranger », de « paysan » ou de civilisé peu raffiné, qui cache son jeu maladroitement ou qui désire le cacher crânement. On serait pourtant porté à croire que la poignée de main, américaine ou autre de ce genre, empêche l'observation analytique de la psychologie de la main. Nullement, et on saisit quand même, malgré la poignée de main « mode », la sensibilité qui s'en dégage.

La main est évocatrice de toute une sensibilité cachée. Quelle poésie, quelle tendresse ne glisse dans la pensée le contact d'une main aimée. Il y a dans ce frêle contact un poème que les poètes feront toujours bien de chanter. La poignée de main « d'adieu » ou d' « au revoir » des êtres qui s'aiment est une des plus franches et belles cristallisations de la pensée humaine. Les muscles s'adaptent harmoniquement aux mouvements câlins des autres muscles, la peau alimente continuellement avec des sensations fraîches

(1) G. Rodenbach, *Les Vies encloses*, 1896 ; 1 vol., p. 70.

et intenses, la poignée de plus en plus serrée et les doigts entrelacés précisent éloquemment une des plus adorables et grandioses étapes de l'humanité vivant et surtout se sentant vivre.

On garde le souvenir de ces poignées de mains; on ne les confond jamais avec les autres, et dans le langage affectif de certains peuples,le roumain par exemple, on évoque comme le summum des joies d'avoir auprès de soi, au moment de la mort, la personne aimée pour vous serrer la main et pour vous fermer les paupières. La mort serait douce et belle! Les êtres qui vivent sentimentalement dans la même communion d'idées, combien de choses ne se disent-ils pas dans une furtive poignée de main, devant les yeux de tous, devant la convention sociale la plus emplie de traditions et de préjugés. Un de mes amis, un littérateur, me disait avoir gardé le souvenir d'une poignée de main donnée par la petite main gantée de noir d'une de ses amies, qu'il n'avait pas vue depuis quelque temps et qui était sous le poids d'un grand chagrin. Et des exemples analogues,nous pourrions tous en évoquer à volonté, si nous avons vécu et si nous avons saisi un peu la sensibilité troublante du fait de vivre.

La poignée de main pourrait nous tromper certainement, car la civilisation nous apprend, entre autres choses, à savoir nous mentir adroitement même à nous-mêmes. Cela ne nous empêcherait pas pourtant de sentir la tendresse d'une caresse et de considérer la caresse de la main comme l'hommage le plus désiré, le plus humain. Quelle vie il y a dans la petite caresse d'une main d'enfant qui, de ses menottes maladroites, touche câlinement le visage d'une mère. Sur sa main, la vie n'a pas laissé les inscriptions tristes de sa dure expérience, et la peau est rose et les mouvements spontanés, nerveux. Les doigts s'agitent nerveusement d'une manière réflexe, tandis qu'il contemple lui-même ses mains, grâce auxquelles il saisira plus tard les objets, il prendra contact avec la vie, il se sentira intimement vivre ou mourir.

Rodenbach esquisse ces sensations d'une manière précise et belle dans sa langue poétique un peu précieuse :

Dans les portraits anciens, où le temps collabore,
Les mains ont mûri. Mains comme des fruits ambrés!
Combien de souvenirs tout à coup remembrés!
Car dans ces mains, c'est toute une âme qu'on explore,
Dans ces veines, c'est tout un sang qui transparaît.
Les mains ne sont-ce pas les échos du visage
Qui divulguent ce qu'il taisait comme un secret?
Comment élucider le sens d'un paysage?
Mais voici l'aide et la logique des chemins.
Or, elles ont aussi leurs longs chemins les mains,
Qui se croisent et se quittent, comme en des feintes,
Lignes où s'éclaircit l'énigme des mains peintes!
Que de signes encore aux mains des vieux portraits :
Un pli, comme d'avoir trop feuilleté la Bible ;
Des bagues prolongeant sur les doigts leurs ors frais
Où quelque opale ou quelque améthyste, sensible
Comme un œil, éternise un ancien amour mort ;
Ou bien encore un spectre, une rose tenue.

Mains probantes, encor qu'elles se soient fanées.
Mains qui conservent des reflets comme un miroir,
Mains des anciens portraits où tout peut se revoir,
Dont les lignes sont des indices et des preuves
Recomposant l'homme ou la femme du portrait,
Comme un royaume, mort, encor se connaîtrait
Par le cours survécu des ruisseaux et des fleuves.

Toutes ces mains : les mains des morts enfin inertes
Qui tiennent droit un vieux crucifix comme une arme,
Ou bien parfois quelques violettes de Parme ;
Et d'autres mains, les mains d'amants qui sont expertes
A manier la chevelure d'une amante,
A la bien partager en deux sur chaque épaule,
A l'agiter comme le feuillage d'un saule
Qui, dans le vent changeant, s'étrécit ou s'augmente.

Toutes les mains s'évertuant vers des bonheurs,
Mains mystiques, mais guerrières, si variées :
Les mains, couleur de la lune, des mariées ;
Les mains, couleur de grand soleil, des moissonneurs

Toutes ; celles semant du grain ou des idées ;
Accouchant le bloc de marbre de la statue,
Ou la mère de l'enfant qui la perpétue ;
Toutes les mains, jeunes, vieilles, lisses, ridées,

Toutes ont pour tourment caché ces lignes fines,
Ces méandres de plis ; cet enchevêtrement ;
Or, on dirait des cicatrices de racines,
Nos racines que nous portons secrètement.
C'est là, nous le sentons, que gît l'essentiel ;
Ces lignes sont vraiment les racines de l'être ;
Et c'est par là, quand nous commençons de naître,
Que nous avons été déracinés du ciel.

La main en a gardé la preuve indélébile ;
Et c'est pourquoi, malgré bonheurs, bijoux, baisers,
Elle souffre de tous ces fils entrecroisés
Qui font pleurer en elle une plaie immobile.

J'ai examiné dans l'asile d'aliénés de Villejuif la psychologie de la poignée de main, et je suis arrivé à la conclusion qu'elle peut nous renseigner sur la mentalité des sujets, tout comme la pression de nos doigts par une main étrangère indique au clinicien sa force musculaire et sa puissance dynamométrique. Les maniaques ne vous donneront jamais la main avec la même sincérité que les délirants dont on accueille sympathiquement les évocations délirantes. Avec quelle fourberie hypocrite les persécutés touchent

votre main; je n'ai jamais pu m'empêcher de songer aux humains soi-disant normaux, à ceux en dehors de l'asile, toutes les fois qu'un persécuté touchait ma main. Dans son œil, dans sa physionomie, dans la pression musculaire du persécuté, je sentais toute l'inquiétude qu'un être humain évoque dans l'autre toutes les fois qu'il arrive à ce contact direct, intime : la poignée de main. N'est-elle pas digne d'angoisse, en effet, cette jalousie, disons plutôt cette lutte haineuse des hommes qui se tourmentent pour quelques vagues honneurs,pour de l'argent,pour des situations, pour le désir qu'on a d'une femme ? Le persécuté ébauche toute cette physionomie sociale. Devant le persécuté, un nouveau venu dans son milieu est un ennemi, c'est l'inconnu; dans la vie sociale, en dehors de l'asile, on a souvent cette étrange impression, on le sentira par la poignée de main si l'on est psychologue, tout comme les vieux amis sentent parfois et saisissent avec tristesse la monotonie d'une vie passée, usée, et sans aucune nouvelle émotion à l'horizon.Les mégalomanes, les délirants éloquents ne daignaient pas vous donner la main quand vous ne reconnaissiez pas la grandeur omnipotente de leurs Majestés Pathologiques; ils vous accordaient tout au plus l'honneur de vous donner les bouts des doigts,ou même la main quand vous acceptiez leur comédie et toutes ses exigeances sociales pathologiques, guère différentes des exigeances sociales normales, banales. Les mélanco liques vous donnent, comme les mystiques hallucinés, le bras et nullement la main; les doigts n'ont aucune mobilité, le main est comme anémiée, les muscles lâches; sa volonté absente se traduit par l'inertie de sa main. Les hallucinés ou ceux en proie à leurs illusions vous serrent la main;ou ils vous la donnent d'une manière harmonique et en rapport direct avec leurs visions mentales. Les déments n'ont pas de poignée de main, ils vous *tiennent* tout comme les idiots, les imbéciles, les arriérés; ces malades ne paraissent pas savoir faire usage de leurs mains, je veux parler d'un usage psychologique normal. Ils sont désorientés devant eux-mêmes, devant la vie, et la main a perdu toute sa délicieuse et riche sensibilité psychique.

Chez les paralytiques généraux, on peut suivre les nombreuses phases de la marche fatale de la terrible maladie ; mégalomane ou inquiet, le paralytique général vous donne des poignées de main exagérées; il se cramponne, s'il ne vous méprise pas de son regard immuable et sans éclat. Puis il devient dément, il perd, comme les idiots, l'usage de la main, et quand il vous la donne tremblante et maigre, elle s'accroche à vous, elle ne sait même pas donner le bras ou tenir la main comme certains arriérés. Les épileptiques trahissent rapidement, dès la première poignée de main, toute leur pensée fourbe, inconstante, incohérente et mêlée d'impulsions pathologiques et saines. On se rend compte s'ils sont après la crise, non seulement d'après l'absence de force musculaire, mais d'après l'incoordination des doigts, d'après la manière indécise dont ils vous donnent la main.

Il serait intéressant d'étudier de près ces poignées de main des épileptiques, nombreuses dans la vie normale si peuplée d'épileptiques, où les sujets ont, au lieu des crises, des équivalents psychiques curieux et bien définissables, à mon avis les éléments psychiques les plus empreints de conflits psycho-sociaux qui fleurissent à la frontière de la folie. Pour ceux-là, comme pour les hystériques, le diagnostic est facile et leur mentalité nous est révélée comme celle des malades circulaires ou des névropathes.

Interrogez longuement et intimement les morphinomanes, les cocaïnomanes, ou plutôt des alcooliques à impulsions, tâchez de les trouver dans une de ces crises de jalousie morbide, qui peint si souvent toute leur mentalité, essayez de leur faire un peu de morale, de leur parler d'alcool, vous sentirez bientôt, ayant sa main dans la vôtre, comme elle se crispe par moment ou comme elle devient, pour ainsi dire, méfiante, surtout quand on les regarde dans le blanc des yeux, et on doit s'attendre à une promesse formelle.

Je pourrais multiplier les exemples et surtout ceux des femmes aliénées; pour mieux les connaître, j'avais vécu intimement leur vie, cherchant non seulement à analyser leur cas pour les cataloguer médicalement, mais en psychologue désirant pénétrer intimement leur émotivité, leur idéal et leur inquiétude. Il m'est arrivé rarement de me tromper dans mes pronostics et je crois que le vieux docteur Falret, de la Salpêtrière, avait raison, lorsqu'il prétendait reconnaître la mentalité de ses internées par l'examen de la main.

Au laboratoire de psychologie expérimentale de l'Ecole des Hautes-Etudes de l'asile de Villejuif, pendant des années, j'avais pris l'habitude d'étudier, en dehors des mourantes, l'ensemble des phénomènes qui précèdent et qui peuvent nous faciliter la divination, le diagnostic, disons-le médicalement, d'un changement d'état mental. L'inspection de la main, de la poignée de main en particulier, me rendait souvent de grands services. Le fait de presser la main d'autrui, surtout d'une personne que le malade connaissait intimement, glissait toujours une certaine hésitation dans la spontanéité des impulsions, dans la manifestation des phobies, avant même que les bouf-

fées de délire aient déjà fait leur apparition tactile, comme en sourdine, dans la mentalité de mes sujets. J'ai pu ainsi facilement découvrir une malade kleptomane-hystérique qui avait dérobé un objet, d'ailleurs sans valeur; la pression musculaire était hésitante, tremblotante, et si on tenait la main plus longuement, on remarquait de légères secousses musculaires des muscles de la région du pouce. La main voulait comme s'échapper du contact révélateur ; on sait que l'inquiétude systématisée chez de pareilles mentalités est une des manifestations qui précèdent non seulement une crise, un état d'agitation, mais qui facilite les quelques révélations saisissables par un examen attentif et rapide.

Lorsqu'on suggestionne ou qu'on endort complètement un malade, la psychologie de la « poignée de main » vous est d'une grande utilité. Je laisse de côté l'examen du pouls radial, source précieuse d'ailleurs, mais la poignée de main seule est capable, en l'examinant pour avoir quelques points de repère sur la mentalité subconciente du sujet, par l'état de contraction globale des muscles, par l'écartement des doigts, par l'état de flexion de la position de la main, par l'aspect du pouls capillaire saisissable sur les ongles et saisissable aussi au contact musculaire. Voici tant d'indices précieux qui, à un œil habitué, peuvent rendre de réels services. Le pouce, l'agitation de sa musculature doit attirer particulièrement l'attention de l'opérateur, surtout lorsque le malade simule, ce qui n'est pas rare dans certains cas de suggestion. On n'arrive pas, — pour ma part je n'ai pu jamais arriver, malgré une grande habitude hypnotique — à provoquer par suggestion une paralysie — momentanée certainement — des muscles extenseurs des doigts isolés. On arrive à obtenir le « semblant » d'une pareille suggestion agissant seulement indirectement sur des états de conscience, sur des « actes », comme par exemple, en suggérant ou en répétant les propositions classiques : « Vous ne pourrez pas serrer la main », ou encore : « Vous n'arriverez pas à étendre vos doigts « ce qui donne des résultats excellents; tandis qu'on obtient à peine quelques vagues paralysies en suggérant au malade que les doigts sont paralysés, que la main ne pourra pas changer de position, etc...

Par des moyens indirects, on peut encore arriver, surtout lorsqu'on commence systématiquement par engourdir les doigts ou par demander ou conseiller au sujet des actes adroitement déguisés. La dissociation des mouvements musculaires de la main dans les états d'hypnose et d'hypnotisme étant rarement possible, on pourrait utiliser l'étude psychographique de la « poignée de main » dans le sommeil hypnotique pour préciser certains diagnostics douteux des soi-disant paralysies hystériques, toutes différentes de celles organiques, qui peuvent attaquer isolément certains groupes musculaires.

Au point de vue de la mentalité ,la poignée de main vous guide sur la profondeur, sur l'état de calme, sur l'état d'engourdissement des sujets endormis. Non seulement la force musculaire diminue ou augmente, mais la main peut prendre des attitudes différentes et variées, soit sur l'ordre du médecin, soit subconsciemment sous l'influence d'une phobie, d'une crise avortée. Le geste de la main, « la poignée de main », est significatif. J'ai vu des malades profondément endormis, dont les bras et les mains étaient sérieusement engourdis et qui devenaient humides et tremblotantes, le corps étant sous l'influence d'une émotion, d'un rêve qui traversait avec violence le calme apparent de la mentalité du sujet.

La « poignée de main » des mourants, et j'ai malheureusement une longue expérience sur cette étape étrange de notre sensibilité, est bien curieuse à examiner à ce point de vue. Avant même que la sueur, cette sueur abondante des mourants, trempe la paume de la main, avant que les phénomènes d'asphyxie arrivent à colorer d'un bleu de Prusse spécial les extrémités, la main s'agite d'une manière incohérente, elle esquisse le geste de quelqu'un qui cherche un appui, ou de vouloir ramener tout à soi. La poignée de main est impossible. Il y a dans tous ces tourments musculaires une psychologie particulière, éclairée parfois par les paroles ou par les fragments des phrases des bouffées délirantes, et il n'est pas rare de voir des mourants serrer les mains, sans pouvoir donner la main, se cramponner à leurs draps, comme pour prendre plus connaissance d'eux-mêmes, pour se ressaisir dans l'affectivité nébuleuse de la pensée qui vacille, avant le spasme final, le réflexe extenseur qui accompagne la dernière activité nerveuse bulbaire, traduite par la cessation brusque des mouvements rythmiques du cœur et par la respiration profonde et intense bien connue des mourants. La physionomie de la main, sa gesticulation, sa nervosité, l'analyse de la « poignée de main », de la dissociation de la synergie musculaire, son agitation, facilitent bien des pronostics des agonisants, et un jour, quand on connaîtra plus intimement le mécanisme du rapport des différentes maladies avec cette « folie musculaire » et leur terminaison finale, on pourra préciser avec de nombreux faits cliniques à l'appui, la profonde et grave psychologie des états d'âme liés à ce geste, « la poignée de main », geste en apparence banal, mais révélateur de toute notre vie mentale subconsciente.

Aussi, étant initié à ces recherches, combien de renseignements tristes, amusants parfois, ne découvre-t-on pas dans la vie, la vie sociale dans les salons et dans la rue, où la poignée de main gantée, parfois, esquisse toute une psychologie, toute une sensibilité cachée, dont la découverte vous fait plus de mal que de bien, car on se rend une fois de plus compte de tout ce qu'il y a de brutal, de laid, d'instinctif et de touchant dans ce mot « humain », qui évoque tout le cortège de luttes déguisées de la si artificielle vie sociale, aux aspects si pratiques et si étouffants pour l'individualité !

La secte hérétique des Barbarites, des premières époques de l'Eglise chrétienne, prétendait que la main est la synthèse de toute la vie humaine. L'homme serait « homme » grâce à ses mains. A l'origine, les hommes, prétend-on (!), avaient des pattes comme les chiens, et ils vécurent dans la plus grande félicité, grâce à de pareilles extrémités supérieures. C'était le para lis. On doit les mains à un vilain génie qui prit les hommes en affection, vilain, car la présence des mains mit fin à la concorde. La main développa l'esprit humain, donc haineux. Grâce aux mains, l'homme sut faire l'usage des armes et dominer la nature. Toute la civilisation n'est que l'œuvre des mains, car, ôtez les mains, et ni architecture, ni peinture, ni sculpture, ni guerre ne sont possibles. L'ignorance, cette délicieuse étape du vrai bonheur, serait l'équivalent de l'humanité sans mains, et c'est vers elles, diraient certains partisans des sciences pratiques occultes, que converge l'usure des époques contemporaines, les nôtres, car l'homme dégénère et ses bras s'atrophieront un jour. C'est de l'histoire légendaire ; mais on brode quand même autour du vrai. Les « manchots » donc, incapables de coordonner des mouvements si compliqués et si révélateurs de nos inquiétudes mentales, sont les seuls mortels frôlés par l'intangible bonheur. Oh ! les admirables échantillons de l'humanité future. On oublie pourtant, dirait-on, l'étrange miroir qu'est le regard humain. Non, car l'œil n'évoque rien de précis ; c'est un nid à illusions, trompeuses et menteuses comme tout ce qui est flou, indéfinissable et pas concret. Le regard est une abstraction, tandis que la « poignée de main » est une cristallisation d'une somme de sensations et de perceptions tangibles et formulées déjà par l'esprit.

On trouvera dans les chapitres sur la « dynamométrie » (1), sur « l'ergographie » et sur « la sensibilité musculaire et les sensations soi-disant internes », des renseignements et des données sur l'analyse des quelques éléments capitaux : *force musculaire*, *fatigue musculaire* et *fatigue nerveuse*, *mouvements subconscients*, *intuition motrice*, qui rentrent en jeu lorsqu'on ébauche le moindre geste de la « poignée de main »... Dans ce chapitre, nous avons voulu traiter seulement de la signification psychologique révélatrice de ce geste de la main, le geste le plus synthétique, le plus cristallisé, et un de ceux grâce auxquels les individus prennent contact, le premier contact tangible de la vie prycho-sociale. La « poignée de main » révèle facilement, subconsciemment, nos troubles psychiques. L'enfant qui vient au monde aves la main fermée l'ouvre de suite d'une manière réflexe, et les doigts s'agitent, se tournent toujours d'une manière réflexe, tournant les muscles et les frêles tendons.

Pour fermer sa main, il a besoin de vivre, de coordonner ses mouvements réflexes ; un geste s'apprend, et le plus difficile est celui de donner la main. On a comme une peur instinctive de toucher une autre main, et ceux qui étudient la psychologie des enfants doivent savoir avec quelle aisance et avec quelle curiosité ils touchent presque tout, même plus tard, quand ils grandissent, sauf la main. Apprendre à serrer la main à un enfant est une besogne difficile, pénible et longue.

N. Vaschide.

(1) La force musculaire de la main, d'après les recherches ergographiques et dynamométriques, devait être étudiée ici. La maladie a surpris N. Vaschide au moment où il allait écrire ce chapitre de psychologie physiologique. Les lecteurs qui désireraient trouver ses documents sur cette question, peuvent se rapporter aux *Année psychologique* de 1897 et 1898, où se trouvent l'exposition et les applications de la technique de l'auteur, ainsi que ses travaux sur l'influence de l'excitation sexuelle sur l'effort musculaire et la psychologie physiologique de l'impulsion sexuelle. — Voir aussi : *Archivio de Psichatria, Sciente Penalia edanthropologia criminale*, 1903 et 1906.

V. N. V.

NOTRE COURRIER

QUESTION

N° 5. — Est-ce de la comète de Halley dont il serait question dans certaines prophéties?

La comète de Halley doit reparaître en 1910, *ou, selon certains, en* 1912; *s'agirait-il d'elle dans les prophéties suivantes?*

En 1830, *le cardinal prince de Hohenlohe prédit qu'une comète avertirait de fuir la capitale de la France* (*De Stenay :* Le grand phare, 1881, *br. in*-8°). *M. Migonrel, curé de Malétable* (*Orne*), *a prédit qu'une guerre commencera dans l'est de notre pays « quand on verra* au nord de la France un astre disparaître, *après avoir éclairé une grande contrée* ».

Qu'en pensent les lecteurs de cette revue?

Timotee.

REPONSES

N° 4 (1er juillet 1909). — Les tremblements de terre et les prophéties.

Que M. Paul Milhaud prenne la peine de lire les recueils de prophéties, comme celui de M. de Novaye : *Demain ?.,.* et qu'il médite les ouvrages de l'abbé Torné sur Nostradamus. Il verra que Nostradamus a parlé plusieurs fois de tremblements de terre, dont un aura lieu *en avril* (*Centuries*, IX. 83; VIII, 66; VII, 43; II, 52; L., 3; I. 69). Les quatrains II, 52 et I. 3, s'adaptent par les mots *Corinthe, Ephèse.*

II. 52. Dans plusieurs nuits la terre tremblera.
Sur le printemps deux efforts (*de* ?) suite;
Corinthe, Ephèse, aux deux mers nagera,
Guerre s'esmeut par deux vaillants de luite.

I. 3... Au fond d'Asie on dira terre tremble,
Corinthe, Ephèse, lors en perplexité.

Or, Mlle Couédon s'exprime de même :

Quand la terre va trembler,
Même ici, de ce côté,
Trois nations se rassembler,
Et la guerre éclater.
(*Echo du Merveilleux*, p. 28, an. 1897).

Elle a parlé des maisons qui seront ébranlées à Paris et dans d'autres villes *ib.* p. 253 et fascicule IX de M. Mery, p. 183). Ailleurs, M. Milhaud verra qu'elle a révélé que des volcans se soulèveront, qu'une terre surgira dans la mer; elle a encore ajouté :

Des monts vont s'ébouler,
J'en vois un très élevé,
Dont tous ont la pensée.
(*Echo du Merveilleux*, 1897, p. 156.)

C'est peut-être l'Etna, ou encore le Vésuve (moins élevé il est vrai, mais qui me paraît désigné par le quatrain I.69, de Nostradamus).

Il y aurait lieu de rapprocher ces prophéties de Mlle Couédon sur les tremblements de terre de celles qu'elle a faites sur des inondations extraordinaires : Le Rhin, a-t-elle dit, doit déborder, et sera *rapproché* de nous ; tous les autres fleuves de France vont aussi sortir de leurs rives (fascicule VI, p. 380, *Echo du Merveileux* 1897, p. 156).

Il ne me paraît pas possible que de pareils changements aient lieu sans que des ébranlements du sol ajoutent leur action à celle des pluies diluviennes.

A Tilly, assure-t-on, il a été révélé que des volcans vont *sauter* en France et hors de France.

D'après deux voyantes, au moins, Joséphine Reverdy et une autre, des sécheresses affreuses précéderont les grandes inondations (abbé Curicque : *Voix prophétiques*, II, p. 484; abbé Olive : *Annales de N.-D. des Sept-Douleurs*, juin 1897).

Le blé ne va plus donner

a révélé Mlle Couédon (*Echo du Merveilleux*, 1897, p. 235).

Le Secret de la Salette parle aussi de tremblements de terre, et menace Marseille d'engloutissement. Or, il n'est pas absurde de supposer que ce phénomène épouvantable serait l'effet d'une grande vague qui inonderait les quartiers bas à la suite d'un tremblement de terre.

Dans une brochure sur le Secret de la Salette, le P. Parent a dit qu'une prophétie parle d'un grand tremblement de terre dans la région du Rhin : il n'a pas cité le texte exactement. Or, ceci concorderait avec les prophéties de Mlle Couédon. La prophétie du berger allemand Tobie renferme des passages effrayants sur un futur tremblement de terre en Allemagne : cette prophétie est peu connue en France.

Nous allons donc être frappés par plusieurs sortes de fléaux.

« Et les dix plaies d'Egypte seront comme doublées » a dit Mlle Couédon.

Je ne dis rien ici de Mlle X..., dont parle Mme Maurecy dans le dernier fascicule (page 258) ; j'ignore la nature de son inspiration. TIMOTHÉE.

* * *

L'*Echo* fait observer que les tremblements de terre du midi de la France, pas plus que ceux de la Calabre, n'avaient été prédits ni par les prophètes, ni par les voyantes, ni par les astrologues. J'ai relu la plupart des prophéties qui concernent l'époque actuelle, et les tremblements de terre y figurent d'une manière générale, comme les fléaux qui doivent sévir sur la France et même sur le monde entier, pour punir les nations de leur impiété et les amener à résipiscence, c'est-à-dire pour les convertir. Des villes entières doivent être détruites, des cratères éteints se ranimer et vomir des matières enflammées. Le Vésuve s'élèvera par des irruptions. Mais les villes ne sont pas nommées, sauf Marseille qui, si elle ne fait pas pénitence, sera victime d'un raz de marée (ce qui n'est qu'un tremblement de terre sous-marin).

Si je n'ai pas trouvé les réponses aux questions posées par l'*Echo*, mes recherches m'ont rappelé une prophétie très importante, que je crois peu connue, et qui range les secousses sismiques, même non suivies de désastres avec les maladies des enfants et les morts subites, parmi les *trois signes précurseurs* des fléaux tant annoncés. Les maladies des enfants ont eu lieu depuis quelques années, et les morts subites deviennent si fréquentes qu'un journaliste athée en a fait la remarque ; il est vrai qu'il se serait bien gardé d'en parler, s'il avait su qu'elles étaient annoncées dans les prophéties.

Puisque les avant-coureurs ont paru, les châtiments devront suivre; il faut donc attendre encore des tremblements de terre. Je ne pense pas que l'époque précise en sera connue plus que par le passé, car, puisque ce sont des fléaux, on pourrait s'y soustraire. Ce qui me confirme dans cette opinion, ce sont les menaces prophétiques de la religieuse de Lyelbe, morte en 1829.

Après avoir annoncé la chute de Charles X et l'avènement de l'orléanisme, et d'autres événements, elle ajoute : « L'aveuglement ira jusqu'au bout. Paris sera châtié ; ils diront : il y avait des souterrains sous Paris et le feu y a été mis, et ils s'endurciront. La deuxième ville du royaume sera frappée et ils ne croiront pas encore, une troisième ville sera frappée et ils commenceront à crier merci ».

Croit-on que si les époques précises des châtiments avaient été indiquées et que les deux premières villes avaient subi leur épreuve au temps marqué, croit-on, dis-je, que les habitants de la troisième ville attendraient la leur tranquillement ? Je crois plutôt qu'ils prétexteraient une excursion au dehors pour se mettre à l'abri.

C'est pourquoi je pense que les tremblements de terre futurs ne sont pas annoncés à jour fixe.

Dr L. NOOKI.

LES LIVRES

COMMENT POURTRAICTURER JEANNE-D'ARC, libératrice et bienheureuse, par M. le Chanoine TH. COCHARD, directeur des *Annales Religieuses d'Orléans*, Orléans, Marcel Marron, éditeur, plaq. gr. in-8°, illustrée de 7 gravures, tirée à petit nombre. Prix : 1 fr. 50.

Le Gérant : GASTON MERY.

Paris. — Imp. R. TANCRÈDE, 15, r. de Verneuil.